

Entre le jardin d'Éden et l'ère messianique (ou le déluge final ?),
les animaux de la Bible ont-ils encore quelque chose à nous dire ?

Pour se faire ne serait-ce qu'une vague idée du fait que la « question animale » – ici fatalement entendue de façon globale¹ – est devenue, au moins en occident, un enjeu sociétal, il suffit de pousser la porte d'une bonne et grande librairie et de recenser les innombrables publications relatives à ce sujet. Hormis les ouvrages strictement scientifiques de zoologie, on y trouvera grosso modo trois types de publications : 1) les animaliers et les histoires imagées d'animaux pour la jeunesse (il n'est sans doute pas anodin que, dès leur plus jeune âge, les humains, sous toutes les latitudes, soient si friands de ce type de récits) ; 2) les guides en tout genre concernant la connaissance et le soin des animaux de compagnie (le très juteux marché des *pets*) ; 3) et enfin, les ouvrages – eux aussi assez diversifiés – de réflexion (philosophique, éthique, théologique, anthropologique, éthologique, sociobiologique, juridique, etc.) sur le rapport homme-animal.

De prime abord, la Bible semble n'avoir pas grand-chose en commun avec cette actualité éditoriale. Elle ne se préoccupe pas de zoologie, bien que l'on puisse déjà pressentir dans certaines listes d'animaux (Lv 11, Dt 14, Jb 38, etc.) un effort de classification analogue à celui du projet scientifique pour déchiffrer le monde². A priori, elle ne renferme pas non plus de contes pour enfants ; cependant, nombre de ses récits (l'Arche de Noé et la « baleine » de Jonas en premier) servent, plus ou moins directement, de matrices à maintes œuvres de littérature de jeunesse³. Elle paraît, en tout cas, ne faire aucun cas des animaux de compagnie ; néanmoins, sans aucune nécessité narrative évidente, elle mentionne le chien de Tobie accompagnant fidèlement son maître lors de sa mission (Tb 6,2 ; 11,4) et « remuant joyeusement la queue », précise la Vulgate. Par contre, et pour peu qu'on la lise correctement – c'est-à-dire, en l'occurrence, intégralement sans s'en tenir aux seuls premiers chapitres de la Genèse accusés de fonder l'anthropocentrisme conquérant et dominateur de la tradition judéo-chrétienne⁴ –, la Bible, à sa façon, ne cesse de mettre en scène, de la Genèse à l'Apocalypse et selon des genres littéraires variés (mythes, récits, lois, poésie, oracles, proverbes, etc.), les relations concrètes que l'homme, dans un cadre essentiellement agro-pastoral, entretient avec les animaux. Ce faisant, et nonobstant la différence indéniable de contexte – aujourd'hui majoritairement urbain –, il est légitime de se demander si cette source scripturaire peut encore donner à penser à l'homme contemporain. Autrement dit, est-ce que les questions et les défis actuels recoupent et rejoignent, d'une façon ou d'une autre, ceux de l'Israélite ancien ?

Une manière simple de le savoir est de revenir au rayon des sciences humaines et sociales de notre librairie imaginaire et de s'arrêter, cette fois, plus précisément sur les titres des ouvrages exposés pour essayer de mieux cerner quel type de questions hante l'esprit de nos contemporains concernant leurs rapports à l'animal⁵. Hormis les grands « classiques » et les

¹ C'est-à-dire sans distinguer la puce du chien qui l'héberge et sans individualiser Milou (le chien de Tintin) et Rantanplan (celui de Lucky Luke), à la « personnalité » pourtant si différente.

² Jacques TRUBLET, « La science dans la Bible. Méthode et résultats », dans Françoise MIES (éd.), *Bible et sciences. Déchiffrer l'univers* (Le livre et le rouleau, 15), Bruxelles, Lessius, 2002, p. 11-58.

³ Voir Danièle HENKY, « La réactivation du mythe du déluge en littérature de jeunesse », *Laval théologique et philosophique* 74 (2018) 23-32 ; et plus largement, du même auteur, *L'empreinte de la Bible : récritures contemporaines de mythes bibliques en littérature de jeunesse*, Bern, Peter Lang, 2014.

⁴ C'est la fameuse thèse, devenue véritable manifeste, de Lynn WHITE, « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », *Science* 3767 (1967) 1203-1207. Il faut toutefois admettre que si la position de Lynn Townsend White (1907-1987) – qui n'était pas exégète mais médiéviste – est fondée sur une exégèse déficiente, elle dénonce un type d'interprétation réductrice qui a bien pu exister, à un moment donné (et existe peut-être encore), chez certains individus ou certains groupes.

⁵ N'en déplaisent à certains, aucun bonobo – malgré leurs capacités étonnantes – n'ayant encore écrit de livres, il reste difficile de connaître la réciproque : les questions que l'animal se pose par rapport à l'homme.

incontournables des *animal studies* (P. Singer, É. de Fontenay, J. Derrida, L. Kalof, G. Agamben, D.J. Haraway, K. Stone, etc.), certains titres présentent l'avantage de formuler explicitement ces interrogations⁶ : M. Schwartz, *Comment les vaches sont devenues folles ?* (2001) ; C. Delacampagne, *Les animaux ont-ils des droits ?* (2003) ; J.-Y. Goffi, *Qu'est-ce que l'Animalité ?* (2004) ; J.-C. Nouët et al., *Humanité, animalité : quelles frontières ?* (2006) ; M.-A. Picard et al., *Les animaux ont-ils une âme ?* (2006) ; D. Lestel, *Les Animaux sont-ils intelligents ?* (2006) ; P. Devienne, *Les animaux souffrent-ils ?* (2008) ; J. Proust, *Les animaux pensent-ils ?* (2010) ; J. Berger, *Pourquoi regarder les animaux ?* (2011) ; Y. Christen, *L'animal est-il une personne ?* (2011) ; J. Safran Foer, *Faut-il manger les animaux ?* (2012) ; M. Rowlands, *Can Animals Be Moral ?* (2012) ; Y. Christen, *L'animal est-il un philosophe ? Poussins kantien et Bonobos aristotéliens* (2013) ; V. Despret, *Que diraient les animaux... si on leur posait les bonnes questions ?* (2014) ; P. Rouget, *La violence de l'humanisme. Pourquoi nous faut-il persécuter les animaux ?* (2014) ; F. de Waal, *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ?* (2016) ; A. Kinkade, *Comment parler aux animaux et recevoir des réponses ?* (2017) ; Y. de la Bigne et al., *L'animal est-il l'avenir de l'homme ?* (2017) ; A. Barrau et L. Schweitzer, *L'animal est-il un homme comme les autres ? Les droits des animaux en question* (2018) ; C. Safina, *Qu'est-ce qui fait sourire les animaux ? Enquête sur leurs émotions et leurs sentiments* (2018) ; C. Baudoin, *À quoi pensent les animaux ?* (2019) ; etc. Même si ces intitulés volontiers attractifs ne fournissent qu'une idée approximative des débats idéologiques en jeu et même s'ils recouvrent des compétences et des approches méthodologiques variées, des problèmes divers et une multitude de théories plus ou moins conciliables, ils sont toutefois assez explicites et significatifs pour servir de cadre à la réflexion, forcément trop brève, qui va suivre⁷.

Les questions que la Bible ne se pose pas

En parcourant la liste qui précède, une première évidence s'impose : il y a des questions (*Comment les vaches sont devenues folles ? ; Pourquoi les abeilles disparaissent-elles ? ;* etc.) que la Bible ne se pose pas. L'Israël ancien, en effet, ne sait rien des défis écologiques auxquels nous sommes aujourd'hui acculés. Or, agissant comme une forme d'auto-justification, la propension de l'homme à produire du discours est souvent inversement proportionnelle à la capacité qu'il a de régler les problèmes qui se posent et qu'il a en partie lui-même créés. Autrement dit, le grand nombre actuel – et on pourrait même dire l'inflation – des études en tout genre sur les animaux est, en partie au moins, due à l'inquiétude engendrée par la rapidité de l'extinction des espèces et par les désastres écologiques afférents dont l'homme se sait, pour une grande part, responsable et face aux conséquences desquels il découvre sa relative impuissance. Sauf pour l'événement hors-série et non réitérable du déluge (Gn 6–9 ; voir 8,21), d'ailleurs provoqué par Dieu lui-même et non par l'homme (dans ce cas, c'est même ce dernier qui sauve les animaux), la Bible n'est pas confrontée à ce genre de situations et l'homme ne possède alors tout simplement pas la capacité de destruction globale dont il dispose aujourd'hui. Non pas que tous les êtres vivants dont parle l'Écriture s'y côtoient dans une harmonie parfaite – depuis la sortie du jardin d'Éden, cela n'est espéré que pour les temps messianiques (Is 11,6-

⁶ Ces ouvrages, choisis un peu au hasard à cause de leurs titres et sans jugement de valeur sur leur contenu, sont classés en ordre chronologique (du plus ancien au plus récent) ; sauf un (Mark Rowlands), ils sont tous en français, mais certains peuvent être des traductions (par ex., Jonathan Safran Foer, *Eating Animals*, 2010 ; Frans de Waal, *Are we Smart Enough to Know How Smart Animals Are ?*, 2016). Les questions qu'ils posent ne sont pas toutes inédites ; certaines sont même parfois très anciennes : est-il loisible de manger la chair ? (Plutarque) ; Les animaux peuvent-ils souffrir ? (Bentham) ; etc.

⁷ Pour des justifications plus précises des propos qui suivent, je renvoie à Didier LUCIANI, *Les animaux dans la Bible* (Cahiers Évangile, 183), Paris, Cerf, 2018.

9) –, mais la relation de l'homme à l'animal est pétrie d'une certaine forme de respect, d'un minimum de connaissance mutuelle et d'une conscience intuitive des équilibres à préserver. L'homme biblique sait trop bien qu'il ne maîtrise pas grand-chose et si des calamités météorologiques ou autres surviennent, celles-ci – toujours limitées dans le temps et l'espace (Jr 14 : la sécheresse sur Juda ; Ex 10,1-20 : les sauterelles sur l'Égypte ; etc.) – sont davantage perçues comme des châtiments divins et des appels à la repentance qui affectent l'homme en tout premier, même si – preuve d'une solidarité indéniable – le règne animal peut aussi, parfois, en subir les conséquences (Jr 7,20 ; 21,6 ; Jl 1,13-20 ; Os 4,1-3 ; etc.).

La différence homme-animal

Une question, par contre, bien présente dès les premières pages de l'Écriture est celle du « spécifique » humain. Comme on l'a vu plus haut, cette question fondamentale anime également les débats actuels (*Qu'est-ce que l'Animalité ? ; Humanité, animalité : quelles frontières ? ; Les animaux ont-ils une âme ? ; L'animal est-il une personne ? ; etc.*) et la réponse qu'on y apporte conditionne toutes les dimensions de notre rapport au monde animal (la question des droits, de la souffrance, de l'exploitation, de la consommation, etc.). Concernant la Bible et sans refaire l'exégèse précise des textes, plusieurs points – outre le présupposé de l'acte créateur en lui-même, purement gratuit – doivent être rappelés. Tout d'abord, même si une page célèbre (Gn 1-2 et surtout Gn 1,26-28) ouvre le livre et, eu égard à cette place particulière, influence durablement la culture occidentale tout autant qu'elle ne marque nos représentations individuelles, le discours biblique sur le rapport entre l'homme et l'animal n'est pas univoque, mais bien pluriel. Pour le dire en deux mots, si le récit de Gn 1 induit sans conteste une forme de rapport hiérarchique (Dieu → l'humain → les animaux) – qui, entre parenthèses, fonde plutôt un théo- qu'un anthropocentrisme –, ce n'est pas, et de loin, le seul modèle avancé. L'une des péripécies les plus opposées à cette conception se trouve, par exemple, en Qo 3,18-21 :

¹⁸Je me suis dit en moi-même, au sujet des fils d'Adam, que Dieu veut les éprouver ; alors on verra qu'en eux-mêmes, ils ne sont que des bêtes. ¹⁹Car le sort des fils d'Adam, c'est le sort de la bête, c'est un sort identique : telle la mort de celle-ci, telle la mort de ceux-là ; ils ont tous un souffle identique : la supériorité de l'homme sur la bête est nulle, car tout est vanité [...]

Mais d'autres passages, comme Gn 9,9-16, mettent plutôt l'accent sur les catégories d'alliance (qui n'implique pas forcément l'égalité des contractants) et de communion à l'intérieur de la création (voir la louange cosmique du Ps 148, l'alliance de paix d'Ez 34 et l'intégration christologique du cosmos en Col 1,15-20).

Ensuite, quand ils sont lus attentivement, ces récits des origines ne plaident pas aussi clairement que l'affirment certains en faveur d'une conception de l'homme séparé de la nature (et donc des animaux) et dominant sur elle. En fait, le récit accumule un plus grand nombre d'indices en faveur d'une communauté d'origine et de destin entre l'homme et l'animal qu'il ne mentionne de marques de différenciation : bénédiction reçue partiellement identique (Gn 1,22.28), procédure similaire de formation à partir de l'humus (Gn 2,7.19-20), jour d'apparition, habitat et nourriture partagés avec les animaux terrestres (Gn 1,24-30), appartenance à la même catégorie englobante des *nefashôt hayyôt* (« êtres vivants » ; Gn 1,24.30 ; 2,7), même façon de marquer la différenciation sexuelle (Gn 1,27 ; 5,2 ; 6,19 ; etc.) et peut-être même – selon la lecture de Gn 7,17-24 pour laquelle on opte – animation commune par la *nishmât hayyîm* (« haleine de vie »)⁸. Quant au spécifique humain, il n'est nulle part essentialisé (le langage, la raison, la conscience, etc.), mais il tient fondamentalement au fait que l'homme est le seul à

⁸ Sur ce dernier point, voir LUCIANI, *Les animaux*, p. 18-20.

être créé « à l'image et à la ressemblance » d'un Dieu (Gn 1,26.27 ; 5,1.3 ; 9,6) qui – rappelons-le – ne peut être représenté, mais qui est tantôt métaphorisé comme « bon berger » (Ps 23), tantôt comme « lion dévorant » (Os 5,14) ou encore qui est idolâtré sous la forme d'un veau (Ex 32,4-5). Cela implique – si l'on honore à la fois l'aspect dynamique de la formulation et la différence de signification entre les deux termes (« image » et « ressemblance ») – la responsabilité (et donc la liberté) de l'humain (avec sa part d'animalité) pour faire en sorte qu'en lui, les deux dimensions s'accordent⁹.

Enfin, contre une lecture trop impérialiste et violente du « soumettez (*kabash*) et dominez (*radah*) » (Gn 1,26-28), il faut redire – comme cela a déjà souvent été fait – que, selon le projet originel, cette maîtrise de l'homme sur l'animal, si elle est bien affirmée, n'implique aucunement la mise à mort de ce dernier, puisque la nourriture de tous est végétale¹⁰. Il faut aussi relire des textes comme le Ps 104 dans lequel l'homme, à sa modeste place au sein de la création, partage le temps et l'espace avec les animaux terrestres (v. 10-24) et reçoit, comme eux, le souffle de Dieu (v. 29-30). Il faut surtout sourire avec Dieu et méditez sur « la ronde des animaux » (Jb 38,39–39,30) pour reconnaître comme Job (Jb 40,4-5) qu'en fin de compte, si maîtrise il y a, celle-ci reste toute relative.

Les animaux, maîtres de sagesse et planche de salut pour l'homme

Non seulement l'homme n'est pas invité à se comporter comme un tyran arbitraire et un maître despotique vis-à-vis de l'animal, mais il y a bien des situations où – outre les services concrets et immédiats qu'il peut lui rendre (traction animale, portage, chien pisteur, etc.) – c'est l'animal qui enseigne l'homme. Un des aspects positifs de la crise écologique est de nous avoir rappelé cette « sagesse » (*Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ? ; L'animal est-il l'avenir de l'homme ? ; etc.*) et les occasions de l'éprouver sont nombreuses comme l'expérimentent les spécialistes du biomimétisme¹¹. À ce propos aussi, la Bible n'est pas en reste comme le montrent les trois exemples suivants. Il y a d'abord le thème universel (voir les fables d'Ésope ou de La Fontaine) de la sagesse animale¹² capable d'en remonter à l'homme (Pr 6,6-11 : la fourmi au paresseux ; Pr 30,24-28 : les petits animaux à ceux qui se croient sages ; etc.). De façon plus intrusive, il arrive que certains animaux interviennent directement dans la vie de personnages bibliques pour les aider ou même pour les sauver (1R 17,6 : les corbeaux qui nourrissent Élie ; Jon 2,1.11 : le gros poisson qui engloutit Jonas pour lui éviter la noyade)¹³. Enfin, le récit biblique n'hésite pas à mettre en scène des animaux qui se montrent tout simplement plus intelligents et perspicaces que les humains. Hormis le passage bien connu d'Is 1,3 qui a inspiré les représentations de la crèche chrétienne (« Un bœuf connaît son propriétaire, et un âne la mangeoire chez son maître. Israël ne connaît

⁹ Voir André WENIN, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Genèse 1,1–12,4* (Lire la Bible, 148), Paris, Cerf, 2007, p. 37-48

¹⁰ À nouveau, voir WENIN, *D'Adam à Abraham*, p. 40-43 et, de façon plus détaillée, sur cet appel fait à l'homme de devenir, par la douceur et la maîtrise, le « pasteur de sa propre animalité », voir Paul BEAUCHAMP, « Création et fondation de la loi en Gn 1,1–2,4a. Le don de la nourriture végétale en Gn 1,29s », dans ACFEB, *La création dans l'Orient ancien* (Lectio Divina, 127), Paris, Cerf, 1987, p. 129-182. Les chrétiens qui entendent l'Évangile parler d'un « pouvoir » qui est « service » (Jn 13) et d'une « soumission » qui n'est pas « servitude » (Ep 5,21 ; He 5,7), ne devraient pas être trop dépourvus pour pressentir ce que peut signifier, en termes de responsabilité, un tel type de « maîtrise » non despotique et non exploitante.

¹¹ Le biomimétisme (« imitation du vivant ») consiste à s'inspirer des techniques mises en œuvre par la nature et d'en transposer les principes en matière d'ingénierie humaine.

¹² Voir l'ouvrage récent de Norin CHAI, *Sagesse animale. Comment les animaux peuvent nous rendre plus humains*, Paris, Stock, 2018.

¹³ Pour éviter, toutefois de n'attribuer que des vertus aux animaux, la Bible peut aussi raconter des histoires de prophète dévoré par un lion (1R 13,11-32) et de petits enfants (42 !) déchiquetés par des ours (2R 2,23-25).

pas, mon peuple ne comprend pas »), l'exemple le plus significatif est l'ânesse de Balaam (Nb 22,21-35) : au risque de sa vie, la bête de somme s'y révèle finalement bien plus clairvoyante que le devin professionnel.

Les Sacrifice et la nourriture carnée

Si la question du spécifique humain est la plus réflexive, celle sur le sacrifice et la consommation de l'animal (*Faut-il manger les animaux ? ; La violence de l'humanisme : pourquoi nous faut-il persécuter les animaux ? ; etc.*) est la plus passionnelle et donc – si pas la plus complexe – la plus délicate à traiter, car elle touche à la fois à la nourriture et à la mort. Il serait bien sûr possible (et peut-être préférable) de traiter les deux questions séparément car le sacrifice animal qui, comme tel, a pratiquement disparu de nos régions (voir cependant le sacrifice – en général un mouton – de l'*Aïd-el-Kebir*) concerne en premier lieu la divinité alors que la consommation de viande satisfait aux besoins humains. Mais du point de vue biblique aussi bien que du point de vue socioculturel, il n'est pas illégitime de lier les deux. Dans la Bible, en effet, la tradition sacerdotale dominante (représentée notamment par le livre du Lévitique) n'autorise pas – contrairement au Deutéronome – l'abattage profane. Cela signifie concrètement que toute mise à mort d'un animal, même pour consommation personnelle (cas du sacrifice de communion) est un acte cultuel qui passe obligatoirement par la case « sanctuaire ». Dans le contexte culturel occidental, si le sacrifice n'est plus une pratique coutumière, les débats récents et houleux sur l'abattage rituel (juif ou musulman) – quasiment dans toute l'Union européenne – prouvent pourtant que même dans un environnement sécularisé et technicisé, la frontière entre le sacrificateur et le boucher n'est pas si claire qu'il n'y paraît¹⁴. De plus – de façon parfois excessive, mais qui donne pourtant à réfléchir – certains défenseurs du bien-être animal n'hésitent pas à comparer l'abattage industriel à un véritable sacrifice¹⁵, à découvrir entre les deux une forme de continuité (voir Jacques Derrida), et même à utiliser, à ce propos, des expressions maladroites et provocatrices, sinon outrancières et dangereuses comme « holocauste animalier » (qui dit « holocauste » dit « sacrifice ») ou « éternel Tréblinka »¹⁶. Certes, il ne fait aucun doute que le modèle économique qui a fait de la viande une marchandise industrielle négociée sur un marché mondialisé (avec les scandales connus que ce système a engendré et ceux, sans doute bien plus nombreux, qui demeurent cachés) doit être remis en cause et même abandonné et que cette révolution passe par une

¹⁴ Voir, par exemple, Pierre BONTE, « Quand le rite devient technique », *Techniques & Culture*, 54-55 (2010) 547-561.

¹⁵ Voir, parmi d'autres, Élisabeth DE FONTENAY, « Sacrifices d'animaux », le 17 janvier 2012 sur <https://www.franceinter.fr/info/sacrifices-d-animaux> [consulté le 20 juillet 2019] : « *J'ai longtemps pensé, pour ma part, que le sacrifice était radicalement différent de l'abattage industriel, le rapport sacrificiel à l'animal me semblait plus acceptable que l'incorporation de viande sans autre forme de procès. Mêler Dieu ou les règles liturgiques à la mise à mort implique un certain respect de la créature vivante. Dans le sacrifice, en effet, il y a trois éléments : l'animal offert, l'homme qui fait l'offrande et la divinité à laquelle on s'adresse. Dans le sacrifice, l'animal n'est pas une chose, on le respecte c'est en quelque sorte un partenaire. C'est donc ainsi que je tentais de penser les choses. Mais ce que j'ai pu lire sur cette mort sacrificielle infligée désormais dans les abattoirs m'a fait changer d'avis* » (je souligne). Du même auteur, voir aussi le dernier chapitre (XIX. « Le cœur lourd ») de son livre, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.

¹⁶ Expression empruntée à Isaac Bashevis Singer et servant de titre au livre de Charles PATTERSON, *Un éternel Tréblinka*, Calmann-Lévy, Paris, 2008 (orig. américain : *Eternal Treblinka. Our Treatment of Animals and the Holocaust*, 2002). La thèse centrale de l'ouvrage est que l'exploitation et le massacre des animaux sont le fondement et l'origine de toutes les autres oppressions. Pour faire bref, disons que si certaines analogies peuvent, à la rigueur, être faites entre l'abattoir et les camps d'extermination au niveau des moyens utilisés (le « traitement » du sous-titre américain), il n'y a plus aucune comparaison possible au niveau des fins poursuivies de part et d'autre.

réduction drastique de notre consommation de viande¹⁷. Mais je voudrais au moins laisser entrevoir ici que le sacrifice biblique, malgré la perception négative que beaucoup de contemporains en ont, est loin d'être l'acte barbare qu'ils imaginent et qu'il pourrait, au contraire, éclairer et inspirer – sans aucun archaïsme romantique – nos pratiques de mise à mort de l'animal en vue de sa consommation. De façon bien trop allusive pour une question si épineuse, je recense les principaux arguments suivants¹⁸.

- 1) Dans la Bible, le sacrifice animal qui est présenté à l'origine comme une initiative de l'homme (Gn 4,2-5 ; 8,15-22) est « récupéré » par Dieu – avec le régime carné qui en découle – et transformé en un possible exutoire à la violence humaine (Gn 9,1-7).
- 2) Cette violence inhérente au sacrifice n'est donc ni niée ni occultée, mais elle est plutôt intégrée dans un processus rituel riche et complexe : l'immolation n'en est qu'une des nombreuses étapes. Elle n'est ni centrale, ni principale.
- 3) Ce processus qui suppose, de la part de l'offrant (la plupart du temps, dans l'Antiquité, l'éleveur lui-même), un accompagnement ininterrompu de l'animal et une relation avec lui jusqu'au terme de son existence¹⁹ est, en outre, régulé par toute une série d'impératifs qui en réduisent l'opportunité et empêchent d'en faire un acte machinal, fréquent, anonyme et anodin : choix d'un quadrupède « pur » (c'est-à-dire faisant partie des animaux familiers), sans tare, apporté au sanctuaire, tué selon des règles précises qui visent à éviter au maximum la souffrance (*shehitah* et *halal*), même si ces pratiques sont aujourd'hui contestées ; etc.
- 4) L'ensemble de ce processus (jusqu'à la consommation de la viande) est aussi un acte public et non pas dissimulé derrière les murs aveugles d'un abattoir ou par les étals réfrigérés et aseptisés d'une grande surface.
- 5) Enfin, à l'intérieur de son système sacrificiel, le Lévitique bien sûr condamne sans appel les sacrifices humains (Lv 18,21 ; 20,4-5) – ce qui constitue déjà un progrès par rapport aux civilisations environnantes –, mais en outre, il ne fait pas du sacrifice animal une fin en soi. Il accorde même une place de choix et une certaine forme de priorité à la *minehâh* – c'est-à-dire à une offrande végétale (sacrifice non sanglant) –, qui promeut l'« utopie végétalienne » (A. Marx) présente à la création, ce qui a pour conséquence de diminuer encore la pression sur la gent animale²⁰.

Tout ceci, en plus des aspects proprement religieux laissés ici de côté – je pense surtout à la manipulation et à la fonction du sang (Lv 17,10-12) –, ne transforme certes pas la mise à mort de l'animal en un acte bénin et indolore mais permet au moins de ne pas le rendre insignifiant.

La sentience, la souffrance et le droit des animaux

La question du sacrifice pose conséquemment celle de la sensibilité et de la souffrance des animaux (*Les animaux souffrent-ils ? ; Qu'est-ce qui fait sourire les animaux ? Enquête sur*

¹⁷ De ce point de vue, il n'est pas sûr que les récents accords CETA et MERCOSUR (avec les importations de viande prévues) envoient un signal encourageant.

¹⁸ Pour une analyse plus approfondie, je renvoie à LUCIANI, *Les animaux*, p. 29-46 et aux travaux d'Alfred Marx sur le système sacrificiel et sur les offrandes végétales. Voir aussi Jonathan MORGAN, « Sacrifice in Leviticus : Eco-Friendly Ritual or Unholy Waste? », dans David G. HORELL et al. (éds.), *Ecological Hermeneutics. Biblical, Historical and Theological Perspectives*, London, T&T Clark, 2010, p. 32-45.

¹⁹ Sur la méconnaissance de la réalité de l'élevage non industriel et sur sa condamnation fréquente par les végétariens de tous poils et par les militants de la cause animale, voir, par exemple, la contribution de Jocelyne PORCHER, « Les éleveurs et leurs animaux », dans Georges CHAPOUTHIER et al. (éds.), *La question animale. Entre science, littérature et philosophie* (Interférences), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 123-134.

²⁰ Cette relativisation du sacrifice sanglant, déjà à l'œuvre à l'intérieur de l'Écriture (1S 15,22 ; Is 1,11 ; Am 5,25 ; Ps 40,6 ; 50,8-13 ; Pr 21,3 ; etc.) est l'un des éléments qui permettront au judaïsme de perdurer, même en l'absence de Temple.

leurs émotions et leurs sentiments ; etc.) et de celles-ci découle aussi la question du droit (*Les animaux ont-ils des droits ? ; L'animal est-il un homme comme les autres ? Les droits des animaux en question* ; etc.). Soutenue par quelques vidéos-chocs (sur les abattoirs, les élevages industriels ou le transport des animaux) et relayée par des vedettes du *showbiz*, cette question s'est aujourd'hui imposée dans le débat public. Elle a même trouvé, depuis le 16 février 2015 (en France), une traduction légale, le Code civil (art. 515-14) faisant alors passer les animaux (les animaux sauvages ne sont pas concernés) du statut de « biens meubles » à celui d' « êtres vivants doués de sensibilité »²¹. Malgré cette avancée notable du point de vue de la protection et du bien-être animal, certains proposent déjà d'aller plus loin que cette notion d' « être sensible » pour la remplacer par celle de « personne non humaine », au nom d'une capacité commune aux humains et aux animaux, non pas de penser (point de vue encore trop anthropocentré), mais de ressentir de façon subjective et donc individuée douleur ou plaisir (la sentience)²². C'est selon ces idéologues de l'antispécisme (Peter Singer, Yves Bonnardel, David Olivier, etc.), la seule manière d'établir une véritable égalité entre tous les vivants (faut-il aller jusqu'à y inclure les plantes ? l'homme n'aurait alors plus rien à manger). Si ces positions extrêmes parviennent à questionner l'homme contemporain sur sa trop fréquente arrogance (notamment technocratique), si elles lui permettent de réaliser que les autres êtres vivants ont une valeur en eux-mêmes et, enfin, si elles l'aident à comprendre que « tout est lié » (voir *Laudato si'*), alors tout n'y est pas forcément condamnable. Mais la Bible n'a pas besoin de cette entreprise de déconstruction pour reconnaître à l'animal la capacité de souffrir (voir Nb 22,28-35 : l'ânesse de Balaam déjà mentionnée) et pour lui accorder certaines mesures de protection : venir en aide à un âne qui tombe (même si c'est celui de ton ennemi) sous le poids de sa charge (Ex 23,5) ; laisser les animaux se reposer (Ex 20,8-10 ; 23,12 ; Dt 5,12-14), même en période d'intense activité agricole (Ex 34,21) ; laisser sept jours le petit auprès de sa mère et ne pas l'offrir en sacrifice le même jour qu'elle (Lv 22,27-28) ; ne pas frapper un animal à mort (Lv 24,18.21) ; ne pas prendre une mère oiseau qui couve ses petits (Dt 22,6-7) ; ne pas museler le bœuf qui foule le grain (Dt 25,4). À partir de ce donné biblique, la tradition juive a élaboré tout un corpus de législation dont le nom même (*Tsaar ba'alei hayyim* ; litt. : « la douleur des êtres vivants ») témoigne de la prise en compte de cette réalité de la souffrance animale et en fait – pour tout juif fidèle à la Torah – un domaine prescriptif et d'exercice de la compassion (TB *Shabbat* 28b ; *Babba metsia* 32b)²³.

Conclusion

J'ai introduit ce trop rapide survol par une série de questions qui me paraissaient les plus importantes concernant le rapport humain / animal et j'ai essayé de les éclairer quelque peu par la Bible. Par-delà ces questions légitimes et pour conclure, je voudrais suggérer que la Bible – en raison même de son caractère non seulement littéraire, historique, mais aussi religieux – invite à prolonger la réflexion et à s'interroger également sur le rapport Dieu / animal. Je l'ai déjà rappelé plus haut : comme « être vivant » (*nèfesh hayyah*) créé par Dieu, l'animal –

²¹ Cette loi arrive au terme de toute une évolution qui remonte à 1791 (l'atteinte à l'animal considérée comme une atteinte à la propriété d'autrui), passe par une qualification délictuelle des actes de cruauté envers les animaux domestiques (1963) et par une première reconnaissance de l'animal comme être sensible dans le Code rural et de la pêche maritime de 1976 (article L214-1 d'où la fameuse association militante tire son nom). Il existe désormais un code de l'animal qui rassemble toutes les dispositions légales concernant les animaux en droit français, européen et international : Jean-Pierre MARGUENAUD et al. (dir.), *Code de l'animal*, 2^e éd., LexisNexis, 2019.

²² L'autre argument souvent entendu et, à mon avis, fallacieux (parce qu'uniquement arithmétique) est le fait que les humains partageraient 98% de leur patrimoine génétique avec certains animaux.

²³ Voir LUCIANI, *Les animaux*, p. 29-32 ; Caroline DEWHURST, *Protection animale et judaïsme. Compréhension des lois de la Torah concernées et exemples d'applications de nos jours*, Thèse École nationale vétérinaire d'Alfort, 2010 (non publiée, mais disponible sur : www.oaba.fr/pdf/2010_Protection_animale_et_judaisme.pdf)

nonobstant une différence essentielle (l'image et la ressemblance) – partage avec l'homme un certain nombre de prérogatives et dépend, comme lui, de son créateur (Ps 104,30 : « Tu retires ton souffle, ils expirent [...], tu envoies ton souffle, ils sont créés » ; cf. Qo 3,19 : « ils ont tous un même souffle »). Le récit biblique a aussi montré que ces animaux – en tant que créatures – pouvaient servir de médiation entre Dieu et l'homme (l'ânesse de Balaam, le poisson de Jonas, etc.). Mais n'est-il pas possible d'aller plus loin et d'affirmer que ces animaux sont objets du salut (Ps 36,7 : « l'humain et le bétail, tu les sauves, Yhwh » ; mais de quoi les animaux devraient-ils être sauvés ?) ? Peut-on dire qu'ils font des prières de demande (Ps 104,21 : « les lionceaux rugissent après leur proie et réclament à Dieu leur nourriture » ; cf. Ps 147,9) ? Qu'ils sont appelés à rendre grâce (Ps 148,7.10 : « Louez Yhwh depuis la terre, monstres marins, tous les abîmes [...] bête sauvage, tout le bétail, reptile et l'oiseau qui vole » ; cf. Dn 3,79-81 ; Is 43,20 ; etc.) ? Peut-on prétendre qu'ils sont capables d'accomplir des actes de piété et de pénitence (Jon 3,7-8 : Par décision du roi [...], que les humains et les bêtes [...] ne goûtent de rien, ne paissent pas et ne boivent pas d'eau ! Qu'ils soient couverts d'un sac, qu'ils invoquent Dieu avec force, et que chacun revienne de sa voie mauvaise et de la violence de ses mains ! » ; cf. Jon 4,11) ? Et, enfin, si les animaux ont une « âme », que deviennent-ils après la mort (Rm 8,22 : « Toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement » ; cf. Qo 3,21) ?

Quoi qu'il en soit des licences poétiques et des nombreuses métaphores qui émaillent le langage biblique, et aussi excentriques que paraissent ces questions, au minimum elles imposent à tout lecteur honnête – à un âge que certains scientifiques présentent comme la sixième extinction de masse (la 1^e depuis la disparition des dinosaures) – de relire l'Écriture et sa propre existence en se rendant plus attentif à tout le monde des vivants qui l'entoure.

D. LUCIANI

Faculté de théologie et Institut RSCS
UCLouvain (Louvain-la-Neuve, Belgique)

Résumé : Vilipendée par certains, Parole de vie ou même Parole de Dieu pour d'autres, méconnue par la plupart, la Bible peut-elle nous aider à penser notre rapport aux animaux et, plus globalement, à relever les défis auxquels l'homme contemporain est confronté dans son rapport aux autres vivants et au monde qu'avec ces derniers il habite ? Les ressources scripturaires s'avèrent, en tout cas, plus riches que ce que certains slogans trop simplistes voudraient faire croire pour aborder des questions comme celles de la spécificité humaine, de l'intelligence ou de la souffrance animale, du sens et de la valeur du sacrifice, de la légitimité d'un régime carné, etc. Sans risque de provoquer aucune pénurie, c'est à exploiter quelques-unes de ces ressources inépuisables que cet article s'attache.

Mots-clés : Animaux – Bible – Souffrance – Droit – Protection – Spécisme – Écologie – Nourriture – Sacrifice (je vous laisse choisir... ou en ajouter d'autres)

